Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 3 (1915)
Heft: 17

Artikel: Fragments
Autor: Martin, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379962

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FRAGMENTS

Grâce à l'offre qui nous a été faite de les communiquer à nos lecteurs, nous publions ici quelques fragments inédits, extraits des papiers du professeur genevois Ernest Martin.

Voilà plus de cinq ans que M. Martin mourut dans sa cité natale, où il enseignait l'exégèse, la critique et la théologie biblique du Nouveau Testament; c'était le 1er février 1910. La « Revue de théologie et de philosophie » d'alors (janv.-avril 1910) a dit quelle perte elle faisait en la personne de ce théologien, qui lui avait donné d'importants articles (voir en particulier les années 1878, 1880, 1889, 1894), et qu'elle comptait parmi les membres de son comité directeur. Combien d'anciens paroissiens aussi, d'auditeurs, de collègues, d'élèves, d'amis regrettèrent et regrettent cet homme qu'ils ont connu toujours soucieux de sincérité, indépendant à l'égard de toutes les considérations, hors les chrétiennes, et dont l'autorité s'exerçait en vertu de sa discrétion même. Ils ont été reconnaissants, cette année, qu'on publiât un volume « Notre vie », composé à l'aide des notes, lettres et prédications d'Ernest Martin; ce livre (qu'un pasteur de Zurich traduit en allemand) prolonge et propage l'influence du professeur de Genève; de même feront les « Fragments » que nous donnons aujourd'hui.

Nous aimons à continuer l'œuvre de nos devanciers: ainsi, en rendant un nouvel hommage à la mémoire d'un membre du comité de l'ancienne Revue, et en publiant les pages qui suivent.

(Réd.)

L'*autorité* devrait être absolument bannie de l'enseignement pour être maintenue avec d'autant plus de fermeté dans l'éducation. Les parents qui disent à leur enfant : « Crois au péché » le jettent dans un embarras cruel et font un acte dont les conséquences sont graves. Ils obtiendraient ce qu'ils cherchent d'une manière plus sûre bien que moins

difficile en apparence, en lui disant : Obéis ! Les efforts qu'on fait pour obéir, font naître la conviction du péché ; les leçons communiquent une idée, ce qui est moins qu'une conviction, et risquent de soumettre à une superstition, ce qui est pire qu'une erreur. Les idées dont on est entouré, dans lesquelles on est élevé, sont loin d'être indifférentes, mais gardez-vous de les imposer, vous outrepassez vos droits et vous ne faites rien de bon. L'enseignement autoritaire a su se donner des airs de fidélité, il n'est au fond qu'un moyen commode de se dispenser de la fermeté et de la vigilance dans l'éducation.

Janvier 1881.

Les partisans d'une autorité religieuse sont souvent égarés par deux craintes légitimes, mais exagérées facilement : la crainte d'être *profanes* à l'égard de ce qui pourrait être divin (faits, livres, personnages) ou seulement sacré, et la crainte d'être *imprudents* à l'égard des simples qui ont besoin d'être guidés vers la foi et dans la foi.

L'autorité ne doit pas être mêlée d'infaillibilité, ni absolue, elle ne doit pas remplacer la foi ; telles sont les trois restrictions précises à y apporter, mais il faut une autorité pour que l'individu, les générations successives soient guidés dans le travail qui conduit à la foi et à la vie chrétiennes. Cette autorité a surtout deux raisons d'être : 1° l'individu doit savoir qu'il a des supérieurs qui sont plus pieux, plus chrétiens que lui et se laisser instruire par leurs idées, quitte à les corriger à bon escient ; 2° l'objet de la foi et la foi elle-même doivent être sinon définis au moins nettement désignés, autrement on prend pour christianisme tout sentiment religieux et toute notion religieuse.

L'Eglise a le devoir de faire sentir cette autorité. J'ajoute que l'autorité comporte plusieurs sens et plusieurs degrés. Certaines natures ont plus besoin d'autorité que d'autres ; et l'autorité a un rôle plus étendu à l'égard de certains sujets moins accessibles à l'expérience.

Il ne faut pas confondre l'autorité avec la vérité, ni avec l'acte moral de la foi ; l'autorité appuie la vérité et prépare ou supplée la foi défaillante, elle ne remplace ni la vérité ni la foi. On parle un peu à tort de Jésus comme d'une autorité. Ce qu'il dit a de l'autorité, mais il est avant tout l'objet de la foi qui par sa puissance d'amour et de sainteté s'impose à la conscience bien préparée. La question du salut dépend du rapport de l'individu avec Christ, non de l'autorité qu'il a acceptée ; mais il est hors de doute que le rapport de l'individu avec Christ peut dépendre dans une certaine mesure de l'autorité qu'il a acceptée ou repoussée. Aussi est-il fort important d'établir quel est le rôle de l'autorité, c'est ce qu'on ne se préoccupe pas assez de faire lorsqu'on discute cette question fort délicate et fort exposée à des confusions.

Janvier 1892.

Parmi les personnes pieuses existe une anxiété à l'égard de l'infaillibilité ; beaucoup d'entre elles s'épouvantent à la pensée de n'avoir pas une garantie, une sécurité entière concernant ce qui doit être admis comme vrai en religion. Ce sentiment est excessif et il s'égare. Nous avons tous besoin d'une direction, et le protestantisme ne la donne pas assez, mais nous ne saurions nous dispenser de nous décider nous-mêmes, ni nous décharger de notre responsabilité personnelle. La certitude sur laquelle chacun de nous doit s'observer avec attention est celle-ci : « Suis-je décidé à faire toujours prévaloir dans ma vie la loi morale ? Suis-je décidé à admettre toute idée qui me conduit à penser que la loi morale règle le monde ? Suis-je décidé à croire que tout est dirigé par le Dieu saint ? » Nous ne pouvons être certains qu'en étant décidés que la préoccupation de la sainteté ou de la moralité absolue remplace celle de l'infaillibilité.

Avril 1894.

Le progrès moral ne s'accomplit que par l'agent moral, la volonté. Or la volonté est individuelle, ce qui est acquis par l'un n'est pas acquis par l'autre.

Cependant certaines appréciations morales s'introduisent dans ce qu'on appelle la *conscience publique*, ou lui sont imposées après avoir été ignorées ou sans force. Mais la conscience morale ne se forme que par l'initiative des consciences individuelles. La *vie commune* provoque la concience individuelle par le rapprochement de diverses individualités, par les relations naturelles entre êtres humains qui font appel à la responsabilité, au dévouement, à la pitié, aux affections désintéressées mises en antagonisme avec l'égoïsme.

Puis il y a des *consciences plus fortes* qui agissent sur les autres un peu par imitation, beaucoup par demi-conviction, respect, influence personnelle. Ainsi s'est fait dans le paganisme un certain progrès moral, faisant reculer la barbarie extérieure ou la refoulant dans le for intérieur, ce qui n'est certes pas une destruction.

Mars 1892.

Dans le culte il faut chercher non pas à satisfaire des habitudes mais à rencontrer Dieu. Il y a plusieurs cultes celui de *tous* et celui de *chacun*. C'est un devoir d'y être régulier, parce que c'est une ingratitude d'oublier Dieu ; mais, l'habitude prise, il faut aller plus loin et dans chaque occasion il faut penser réellement à Dieu et même parler avec Dieu pour pouvoir être toujours avec Dieu dans la vie extérieure. Le vrai culte c'est la prière, la conversation avec Dieu, la compagnie de Dieu.

10 octobre 1875.

Ce qui rend notre culte réformé froid et souvent ennuyeux c'est qu'il présente trop de discours, et dans les discours

trop d'exhortations. On abuse singulièrement de l'exhortation. Le sermon est devenu ce que ce mot désigne dans la conversation, une gronderie, une réprimande. Le discours qui expose est considéré comme inutile, ce n'est pas pratique, dit-on. Comme s'il n'y avait pas souvent plus de profit à être intéressé, éclairé, qu'à être sans cesse exhorté. L'exhortation n'apprend rien et elle provoque la résistance. L'exposé pénètre et provoque des réflexions spontanées, pourquoi pas des résolutions ?

Décembre 1888.

Ne confondez pas dans le pasteur sa fonction officielle et sa qualité de chrétien ; la fonction est une affaire de temps et d'aptitudes ; la qualité de chrétien est la même pour le pasteur et pour tous les fidèles, et c'est la qualité de chrétien qui investit de la faculté et du devoir d'exercer une influence régénératrice.

Cette influence n'est pas une fonction elle n'est attachée à aucune forme de temps ou de lieu ni de rite ; c'est un trait caractéristique du chrétien. Revenez à la comparaison employée par le Seigneur : si vous jetez du sel dans une matière que vous voulez conserver, il faudra bien que par une force qui est dans ce sel et qui se déploie nécessairement il communique la saveur et l'incorruptibilité ; dans quelque lieu que vous ayez pris ce sel il en sera ainsi, c'est inévitable. De même, par une nécessité semblable, le chrétien placé dans un milieu quelconque y aura une influence régénératrice ; il n'est pas un chrétien, et dans la vie de ce chrétien il n'est pas un instant, pas un acte, qui ne doive contribuer à cette action bienfaisante. Le sel sans saveur n'est pas du sel, le chrétien sans influence n'est pas un chrétien.

1876.

...Malgré tous les malentendus, toutes les inerties, toutes les mauvaises volontés, il y a dans l'être humain quelque

chose qui répond à l'appel de Dieu, toute âme appartient à Dieu, et les souffrances quelles qu'elles soient, ont besoin de Dieu. Apporter l'Evangile, ce n'est donc pas introduire quelque chose d'étranger et d'inassimilable. Au contraire, c'est présenter le nécessaire et, dans une mesure variable, l'aliment attendu.

Là est le grand encouragement ; les insuccès spirituels ne doivent jamais faire oublier cela : l'homme est fait pour devenir enfant de Dieu, pour être heureux de se sentir enfant de Dieu. Faire tout ce qui est possible pour amener chacun à ce résultat, c'est donc accomplir le travail le plus naturel, le plus vrai qu'on puisse imaginer.

Le pasteur qui parle à l'Eglise, qui entre dans une maison, qui instruit des enfants, ne remplit pas une fonction de convention, il sert de lien entre Dieu et l'homme, il rétablit le lien qui existe, relâché, inaperçu, mais réel et fondamental chez tous ; et, s'il est humble, il compte d'autant plus sur Celui qui l'envoie, son assurance est entière.

Décembre 1894.

ERNEST MARTIN.